

Martyre d'Irène, de Diomède, de Martine, de Marie et Florence de Cordoue

Table des matières

| | |
|---|----|
| 11 février 1945 – Martyre du prêtre Diomède, à l'époque des premières persécutions..... | 1 |
| 10 avril 1945 – Martyre d'Irène..... | 5 |
| 23 juillet 1945 – Martyre de Marie et Florence de Cordoue | 8 |
| 4 novembre 1945 – Martyre de sainte Martine | 12 |

11 février 1945 – Martyre du prêtre Diomède, à l'époque des premières persécutions

Au milieu de mes propres souffrances, je vois d'autres souffrances.

Une sorte de puits circulaire d'une largeur de quelques mètres carrés. Son diamètre doit tourner autour de quatre ou cinq mètres au plus et il est presque aussi haut, sans fenêtre. Une petite porte étroite en fer est encastrée dans une muraille de presque un mètre d'épaisseur.

Au milieu du plafond, un trou rond d'un diamètre de cinquante centimètres tout au plus sert à l'aération de ce puits. Sur le sol en terre battue se trouve un autre trou dont provient une puanteur fétide et un gargouillis d'eaux profondes, comme si l'on était près d'une rivière ou encore si des égouts passaient là en direction de la rivière.

L'endroit est malsain, humide, fétide. De l'eau passe par les murs, le sol est imprégné de matières répugnantes, car je comprends que le trou du plafond sert d'écoulement aux déchets de la cellule supérieure.

Dans cette horrible prison, où règne une pénombre épaisse qui permet à peine d'entrevoir l'essentiel, se trouvent deux personnes. L'une est couchée par terre, dans l'humidité, contre le mur auquel elle est enchaînée par un pied. Mais elle ne fait aucun geste. L'autre est assise à côté, la tête dans les mains. C'est un vieillard, car je vois que le haut de son crâne est tout chauve.

Au-dessus, dans l'autre cellule, il doit y avoir plusieurs personnes, car j'entends des voix et du remue-ménage. Des voix d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards qui se mêlent aux voix fraîches de jeunes filles et à celles, puissantes, d'adultes.

De temps à autres ils chantent des hymnes mélancoliques qui gardent, jusque dans leur tristesse, quelque chose de paisible. Leurs voix résonnent contre les murs épais comme dans une salle à la bonne acoustique. Un très bel hymne dit :

" Conduis-nous à tes eaux fraîches.
Emmène-nous dans tes jardins fleuris.
Donne ta paix aux martyrs
Qui espèrent, qui espèrent en toi.
C'est sur ta sainte promesse
Que nous avons fondé notre foi.
Ne nous déçois pas, Jésus Sauveur,
Car nous avons mis notre espoir en toi.
Nous marchons joyeux vers les martyrs
Pour te suivre dans le beau paradis.
C'est pour cette Patrie que nous quittons tout
Et nous ne voulons, nous ne voulons que toi. "

Lorsque ce dernier chant s'éteint lentement, une lumière apparaît, et un bras se tend, tenant une petite lampe. Un visage d'homme apparaît aussi. Il regarde. Il voit que l'homme couché ne bouge pas et que l'autre, la tête dans les mains, ne le voit pas, si bien qu'il appelle : "Diomède! Diomède ! C'est l'heure ! "

L'homme assis se lève et, traînant sa longue chaîne, vient sous la trappe.

" Paix à toi, Alexandre.

— Paix, Diomède.

— Tu as tout ?

— Tout. Priscilla a osé venir, travestie en homme. Elle s'est rasé les cheveux pour avoir l'air d'un fossoyeur. Elle nous a apporté de quoi célébrer le Mystère. Que fait Agapet ?

— Il ne se plaint plus. Je ne sais s'il dort ou s'il est mort. Je voudrais voir... pour réciter sur lui les prières des martyrs.

— Nous te faisons descendre la lampe. Attends. Ce sera une joie pour lui que de recevoir le Mystère."

Un cordon de ceinture noué leur permet de faire descendre la petite lanterne dans les mains de Diomède qui, je le vois bien maintenant, est un vieillard au visage effilé et austère. Il est très pâle, il ne lui reste que peu de cheveux, mais l'expression de ses yeux est splendide. Dans sa misère d'homme enchaîné dans un tel taudis fétide, il a la dignité d'un roi.

Il détache la lanterne du cordon et se dirige vers son compagnon. Il se penche, l'observe, le touche. Puis il ouvre les bras après avoir posé la lampe par terre, dans un ample geste de commisération. Il prend ensuite les mains du cadavre, déjà presque raidies, et les lui croise sur la poitrine. Ce sont les pauvres mains jaunes et squelettiques d'un vieillard mort de privations.

Il se tourne vers ceux qui l'attendent près du trou et leur dit :

" Agapet est mort. Gloire au martyr de la fosse putride !

— Gloire ! Gloire ! Gloire au fidèle du Christ, répondent ceux de la cellule supérieure.

— Faites descendre ce qu'il faut pour le Mystère. L'autel ne manque pas. Non plus ses mains, tendues pour servir de support, mais son cœur sans mouvement qui, jusqu'au dernier instant, battait pour notre Seigneur Jésus."

On fait descendre une bourse en étoffe précieuse, dont Diomède sort un petit linge de lin, un pain large et bas, une amphore et un petit calice. Il prépare tout sur la poitrine du mort, célèbre et consacre en récitant de mémoire les prières auxquelles ceux d'en haut répondent. Ce doit être les tout premiers temps de l'Eglise, car la messe ressemble plus ou moins à celle de Paul dans le Tullianum. [*5]

Après la consécration, Diomède reverse dans l'amphore le vin du calice — qui a un peu la forme d'une cruche et a peut-être été choisi pour cet usage —, remet les saintes espèces dans la bourse et ramène le tout à l'endroit où le cordon l'attend pour remonter la bourse. Pendant que l'on élève celle-ci avec précaution, Diomède donne l'absolution à ses compagnons. Le chant reprend doucement, entonné presque entièrement par des jeunes filles, pendant que les chrétiens communient.

Lorsqu'il cesse, Diomède parle :

"Frères, je comprends que, pour nous, l'heure du cirque et de la victoire éternelle est venue. Elle l'est déjà pour Agapet. Pour vous, ce sera demain. Soyez forts, mes frères. Le supplice ne durera qu'un instant. La béatitude ne connaîtra pas de fin. Jésus est avec vous. Il ne vous quittera pas, même lorsque les saintes espèces seront consumées en vous. Il n'abandonne jamais ses confesseurs, mais il reste avec eux pour en recevoir sans tarder l'âme lavée par l'amour et par le sang. Allez. A l'heure de la mort, priez pour vos bourreaux et pour votre prêtre. Par ma main, le Seigneur vous donne une dernière absolution. N'ayez pas peur. Vos âmes sont déjà plus pures qu'un flocon de neige qui tombe du ciel."

"Adieu, Diomède !", "Assiste-nous de tes prières, toi qui es saint", "Nous dirons à Jésus de venir te prendre", " Prie pour nous". Tour à tour, les chrétiens se présentent au trou, saluent, sont salués puis disparaissent...

En dernier lieu, on fait remonter la lanterne et l'obscurité revient, encore plus noire, dans cet antre où l'un s'éteint lentement à côté d'un autre déjà mort, dans l'odeur fétide et le gargouillement profond des eaux souterraines. Au-dessus, les chants reprennent, lents et doux.

Personnellement, j'ignore où se passe cette scène. Je dirais que c'est à Rome, à une époque de persécutions. Mais je ne sais de quelle prison il s'agit, pas plus que je ne sais qui est ce prêtre Diomède, au visage si vénérable. Toutefois, par sa tristesse cette vision me touche encore davantage que celle du Tullianum.

10 avril 1945 – Martyre d'Irène

Je vois avec insistance les restes d'un corps humain carbonisé. C'est quelque chose de pitoyable et d'effrayant à voir. Il était tellement rongé par les flammes qu'on aurait dit une informe statue de fer extraite du fond de la mer. On discernait encore la tête par les grands traits que constituent le nez, les pommettes et le menton, mais il y manque la rondeur des joues, la partie charnue du nez, les oreilles et les lèvres. Tout est desséché ou détruit. Il en va de même des extrémités, car celles des bras et des jambes ressemblent à des branches à demi brûlées : la chaleur a changé leur aspect, comme si de la cire en recouvrait les tendons, qui se sont déformés sous l'effet de la chaleur et ont contracté et tordu pieds et mains. Naturellement, il n'y a plus ni cheveux ni sourcils. Je ne saurais dire si ce pauvre être gisant renversé sur les restes d'un feu désormais éteint est un homme ou une femme, un jeune ou un adulte, s'il est brun ou blond. L'endroit semble se trouver à la périphérie d'une ville, là où commence la campagne, dans une zone désolée, caillouteuse, lugubre.

Je ne cesse de contempler ce pauvre corps abandonné à cet endroit et je demande aussitôt : "Mais qui es-tu ? "

De longues heures durant, je n'obtiens aucune réponse. Mais maintenant, bien que je me retrouve au même endroit, je le vois animé de gens vêtus à l'antique qui travaillent à la construction d'un énorme bûcher de fagots mêlés à de robustes petits arbres, un bûcher solide, en mesure de bien flamber. Ensuite, je vois encore venir du côté de la ville un cortège de soldats et de population ; j'ignore de quelle ville il s'agit, mais il est sûr qu'elle est près de la mer, qui scintille tout au fond sous le soleil de midi.

Une jeune fille, à peine plus âgée qu'une adolescente, est au milieu d'eux. Elle est menée au bûcher. C'est pour elle [qu'il était préparé]. Elle y monte, sereine, sûre d'elle-même, avec cette expression de paix suprême et rêveuse que j'ai toujours vue sur le visage des martyrs.

Une femme la suit jusqu'au pied de la pile de bois et, là, elle la salue. C'est une femme voilée et âgée, comme le révèlent ses formes plutôt épaisses et ce qu'on entrevoit d'elle quand elle soulève son voile pour embrasser la jeune fille.

Elle ne lui dit pas un mot. Rien de plus que des baisers et des larmes. On veut la repousser et, avec rudesse, on la force à s'éloigner alors que les premières flammes lèchent déjà le bûcher et mettent le feu aux bruyères sèches des fagots. Mais, avec une dignité qui n'est pas sans hauteur, elle réplique à ceux qui lui disent : "Pourquoi t'intéresses-tu à cette rebelle ? Tu en es parente ? Va t-en. On ne peut rester là pour reconforter les ennemis de César.

— Je suis Anastasia, dame romaine, sa sœur. C'est mon droit de rester auprès d'elle comme auprès des sœurs d'hier. Laissez-moi, ou j'en appellerai à l'empereur."

On la laisse faire et elle regarde la petite jeune fille vers qui s'élèvent des langues de feu et des flots de fumée qui la cachent par moments. Elle la voit aussi sereine, souriant à son songe spirituel, insensible à la morsure des flammes ; celles-ci s'en prennent tout d'abord aux cheveux, qui brûlent dans une langue de feu fumante, puis aux vêtements... jusqu'au moment où, prenant la place de son vêtement blanc brûlé par les flammes, l'instrument même de son martyre lui fait une splendide robe de feu vif qui la masque aux yeux de la foule.

"Adieu, Irène. Souviens-toi de moi quand tu seras en paix", crie Anastasia. Alors, de derrière le voile du feu, la jeune voix tranquille répond : "Adieu. Je parle déjà de toi à..." L'on n'entend plus que le rugissement des flammes...

Les soldats et les exécuteurs de la sentence s'éloignent lorsqu'ils comprennent que la mort est survenue, laissant le bûcher finir tout seul son œuvre de destruction.

Anastasia ne bouge pas. Immobile entre la chaleur ardente du feu et celle du soleil — qui est fort dans cette région aride —, elle attend... jusqu'à ce que viennent les ombres du crépuscule au sein desquelles quelques lueurs restantes luisent faiblement entre les branchages du bûcher. On a l'impression qu'elles écrivent des paroles mystérieuses et racontent au soir les gloires de la jeune martyre.

Alors Anastasia bouge. Elle ne se dirige pas vers le bûcher, mais vers une mesure en ruine qui n'est guère éloignée, perdue dans cette campagne

nue. Elle y entre avec assurance, à la clarté d'un premier rayon de lune, s'avance vers un petit jardin en friche, se penche sur un puits et appelle. Sa voix résonne comme du bronze dans la cavité du puits. Plusieurs voix lui répondent et, les unes après les autres, des ombres sortent du puits, qui doit être à sec.

"Venez. Il n'y a plus personne. Venez, avant qu'on lui fasse quelque affront. Elle est morte comme elle a vécu, en ange. Je n'ai pas touché à ses cendres parce que... je lui ai tout donné comme le Père de mon âme me l'a ordonné. Mais... oh, c'est trop affreux de voir un jeune lys réduit en cendres !

— Retire-toi. Nous agirons pour toi.

— Non. Je dois m'habituer à ce supplice. Il me l'a dit. Mais alors je ne serai pas seule. Elle et les sœurs seront à mon côté, avec les anges. Soyez là maintenant, frères de Thessalonique."

Ils s'approchent du bûcher définitivement éteint.

Ce n'est plus qu'un tas de cendres éparses sur lequel repose le corps carbonisé que j'ai vu auparavant. Anastasia pleure doucement tandis que, à l'aide des chrétiens, il enveloppe d'un drap précieux le corps que la flamme a momifié.

Ils la posent ensuite sur un brancard et le petit et triste cortège, longeant les contours de la ville, atteint une vaste demeure de belle apparence dans laquelle il pénètre. Ils déposent le corps dans un cimetière creusé dans le jardin tandis que l'un d'eux, un prêtre vraisemblablement, le bénit sous de lents cantiques chantés par les chrétiens présents.

23 juillet 1945 – Martyre de Marie et Florence de Cordoue

Peut-être pour me consoler de la vision perdue et faire disparaître l'inquiétude qui demeure en moi quand tant de choses humaines m'empêchent de m'occuper de mon travail, une vision nette mais étrange se présente à moi : un souterrain, certainement une geôle de quelque château. C'est un château musulman, parce que je vois un individu laid à la face patibulaire vêtu comme un turc ou un arabe — plutôt un turc de l'époque antique, à ce qu'il me semble.

Il porte un long cafetan marron dont sort un jupon en une étoffe brillante comme de la soie, rouge foncé, et un pantalon ample serré à la malléole. Ses pieds sont chaussés de babouches sans talon en cuir rouge. Il porte sur la tête un chapeau en forme de cône tronqué marron, entouré d'un cercle d'étoffe vert émeraude enroulée en forme de turban. La prison, ou le souterrain, comme on voudra — car les fenêtres sont au niveau du sol — est agencée de la manière suivante : par un couloir bas dans lequel débouche une échelle raide, on entre par une ouverture voûtée dans une salle basse et sombre comme une cave. Au milieu de celle-ci se trouve un bloc de pierre carré portant en son centre un gros anneau en fer. Le sol est en terre battue. Voilà l'endroit, que je ne réussis absolument pas à représenter par un dessin.

On y conduit une adolescente, très belle, les mains liées dans le dos, et on la jette presque en bas des cinq marches qui relient cette triste pièce au couloir précédent. L'individu décrit ci-dessus l'attend en faisant les cent pas d'un air agité. J'ai d'ailleurs oublié de dire qu'il porte, à la haute ceinture qui maintient son vêtement, un long cimenterre recourbé dont la garde est ornée de pierres précieuses et le fourreau damasquiné en or.

« Je te le demande pour la dernière fois : veux-tu abandonner la religion de ces chiens de juifs et revenir à la sainte foi du Prophète ?

- Non.

- Fais attention. Tu sais que, sur la terre des Maures on vénère seulement Mahomet, le vrai prophète d'Allah ! Et tu sais quel sort attend les apostats.

- Je le sais. Mais vous restez fidèles à votre foi, et moi à la mienne. Vous, à la vôtre qui est fausse, moi à la mienne, qui est la vraie.

- Je te ferai ôter la vie sous les tortures.

- Mais tu ne m'ôteras pas le ciel et ses joies.

- Tu perdras la santé, la vie, la joie, tout.

- Mais je retrouverai Dieu et sa Mère la Vierge Marie, ainsi que ma mère qui m'a engendrée à Dieu ».

L'homme tape du pied rageusement et ordonne de la fouetter avec des verges en fer.

On arrache les vêtements du corps de la jeune fille qui est dénudée jusqu'à la ceinture, on les lui retourne sur les hanches sans lui détacher les mains qui sont ainsi recouvertes par les vêtements. On lui passe une corde au cou comme s'il s'agissait d'un collier et on l'assure, après l'avoir fait agenouiller près du bloc carré, à l'anneau, de sorte qu'elle touche du menton cette pierre dure. Deux bourreaux musclés pris dans l'escorte qui l'a traînée là commencent alors à la frapper sur ses jeunes épaules, sur le cou, sur la tête, férocement. Chaque coup crée une ampoule pleine de sang sur sa chair tendre et blanche. Quand la tête est frappée, son menton bat durement sur la pierre et se blesse, les dents s'entrechoquent sûrement, provoquant la douleur. Comme elle est agenouillée loin du bloc de pierre, qu'elle a les mains liées dans le dos et qu'elle est obligée de se pencher à angle droit, elle ne peut trouver aucun soulagement et, s'ajoutant aux coups, sa position même est torture.

Le juge n'était pas encore satisfait ; il surveille cette torture les bras croisés comme s'il assistait à un paisible spectacle et ordonne d'intensifier les coups sur la tête « pour qu'elle ressemble davantage à son maudit Christ », ricane-t-il.

Et les bourreaux frappent, frappent, avec des fines verges, presque flexibles — je pense qu'elles doivent être en acier —, qui pleuvent en gerbes sur sa pauvre tête après avoir sifflé dans l'air. Les cheveux se prennent dans les verges et sont arrachés à foison ; ceux qui restent deviennent rouges de sang parce que la peau se déchire et que l'os crânien se découvre, tandis que le sang coule le long du cou, derrière les

oreilles et descend sur la poitrine nue, s'arrêtant à la ceinture où il est absorbé par les vêtements.

« Assez ! », ordonne le juge.

Ils la détachent, la rhabillent et, comme elle est presque évanouie, ils l'étendent sur le sol.

Le juge lui donne des coups de pied et, lorsque la jeune fille ouvre les yeux (un regard doux et douloureux d'agneau torturé), il lui demande :

« Tu apostasies ?

« - Non." Ce n'est plus le "non" triomphal d'avant, mais malgré sa faiblesse, il est assuré.

« Ton frère s'en occupera. Et il sera pire que moi. Qu'on l'appelle et qu'on la lui donne ! »

Puis, sur un dernier coup de pied, le juge s'en va...

... et la vision s'achève dans un nouvel endroit, certainement encore une prison car il y a des cours avec des fenêtres aux grilles solides, et on entend des voix qui blasphèment et disent des choses triviales se mêler à des chants chrétiens qui en proviennent.

La jeune fille se trouve maintenant en compagnie d'une autre de son âge [8], et elles sont conduites dans une salle pompeuse où je revois le juge d'avant, entouré d'autres musulmans, des serviteurs ou des juges d'un rang inférieur.

« Il me faut donc encore vous interroger ! C'est la dernière fois. Mais que voulez-vous donc ?

« - Mourir pour Jésus Christ.

« - Mourir pour Jésus Christ ! Mais toi, Flore, tu sais ce que veut dire la torture !

« - Je sais ce que veut dire Jésus.

« - Vous savez bien que je pourrais vous garder pendant votre vie entière chez les... (je dis : les femmes de mauvaise vie, mais il a employé un vilain mot) comme vous l'avez été ces jours derniers ? Dans ce cas, qu'emporterez-vous au ciel ? Boue et ordure ».

L'autre jeune fille parle :

« Tu te trompes. Cela reste ici, avec toi. Je crois fermement que, par grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, de Marie sa Mère dont je porte le nom, de tous les saints du paradis parmi lesquels, dernièrement, mon frère diacre martyrisé par toi [10], une fois montées au ciel nous pourrons faire éclore la semence jetée en tant de pauvres cœurs enfermés en une chair infâme, et sauver ainsi les malheureuses sœurs au nombre desquelles tu nous as mises dans l'espoir qu'elles nous corrompent et qu'elles brisent en nous la fermeté de la foi ; mais, sache-le, nous en sommes sorties encore plus pures et plus fermes, plus désireuses que jamais de mourir pour ajouter notre sang à celui du Christ et sauver nos malheureuses compagnes.

« - Appelez les bourreaux. Qu'elles soient décapitées !

« - Que le vrai Dieu te récompense de nous ouvrir le ciel et qu'il touche ton cœur. Viens, Flore ! Allons-y en chantant ».

Et elles sortent en chantant le magnificat...

Jésus me dit :

« Tu as appris l'histoire des vierges et martyres Flore et Marie de Cordoue, à l'époque où l'Espagne était aux mains des Maures, au neuvième siècle. Ce sont de saintes martyres, quasiment ignorées, mais comme elles sont bienheureuses au ciel ! ».

[Cette vision est suivie des chapitres EMV 228, 229 et 231 aux dates du 24, 25 et 27 juillet 1945.]

4 novembre 1945 – Martyre de sainte Martine

Il est 20 h. Je suis envahie par une allégresse surnaturelle si vive qu'elle a déjà un goût d'extase. Je ne sais d'où elle provient, parce que je n'en ai aucune raison. Je suis fatiguée, pleine de douleurs, étourdie parce qu'il m'a fallu parler beaucoup et entendre des choses qui étaient tout sauf des raisons de me réjouir : des ruines de l'âme... Imaginez-vous ma souffrance. Et pourtant voici cette joie qui me vient, si vive... si vive.

Puis un lieu en maçonnerie m'apparaît : de grosses murailles obscures, humides me semble-t-il, et de la couleur du café très clair ou de la boue très foncée. Cet endroit ressemble à une rotonde d'où partent des couloirs. Je parle de couloirs parce qu'on ne voit pas le ciel, il y a un plafond haut et foncé comme les murailles aux larges pierres carrées de Tullianum [*56].

Une personne m'apparaît au centre exact de la rotonde. C'est un peu plus qu'une enfant. Elle doit avoir une douzaine d'années tout au plus, et son corps est moins développé que celui de sainte Agnès[*57], dont elle diffère aussi parce qu'elle est plus petite, brune et que sa peau est d'un blanc qui tire sur le brun. Elle a deux grands yeux noirs fort doux, un peu tristes, un peu las, comme s'ils avaient beaucoup souffert ou comme s'ils appartenaient à quelqu'un qui a beaucoup souffert. Son sourire est doux, lui aussi un peu triste.

Elle porte un vêtement tout blanc en lin, flou, sans ceintures, avec des manches jusqu'au coude dont il sort deux avant-bras bien tournés qui se terminent en deux petites mains brunes croisées sur la poitrine. Son visage est lumineux, mais sans plus.

Ce n'est pas un visage rayonnant de bienheureuse. C'est une douce apparition, lumineuse cependant, d'une lumière d'étoile sous un léger voile de nuage. Mais elle m'attire, car c'est une lumière d'une suavité pure qui procure paix et joie. Le contraste avec les murailles sombres est des plus vifs. Elle me regarde et sourit.

Derrière son dos, des deux côtés que j'ai indiqués par un trait, des hommes vêtus d'un court vêtement jaune-gris partent en courant. Quatre vont vers le nord, en direction d'une lumière à peine visible et lointaine, comme si l'autre couloir aboutissait à un endroit ouvert, les autres en

direction du sud vers des ténèbres plus épaisses, à tel point que je ne saisis pas combien ils sont. Je comprends, en revanche, que la jeune fille est une martyre, parce qu'elle tient une petite palme serrée sur la poitrine, entre ses bras croisés, une palme blanche, j'ose même dire spiritualisée, tout comme le lin de sa tunique, qui est plus immatériel et plus splendide que le plus beau des lins.

J'ignore toutefois de qui il s'agit, et je lui demande : "Qui es tu ?" Elle me répond : "Martine. C'est ici le lieu où j'ai beaucoup souffert. L'un des lieux. Car j'ai énormément souffert, sous plusieurs martyres avant l'épée. Et ceux qui s'enfuient sont ceux qui m'ont martyrisée. Ceux qui vont vers la lumière sont ceux que j'ai sauvés par ma souffrance et baptisés de mon sang. Les autres, ceux qui n'ont pas voulu se convertir à Jésus. Mais je suis heureuse désormais, la souffrance n'existe plus.

Il faut tout souffrir, pour venir à la gloire. Rappelle-toi : je suis Martine... et je suis particulièrement invoquée dans les invocations de l'Eglise. Oh, que Jésus est bon ! Pour un peu de souffrance, il donne tellement de joie et de pouvoir ! Adieu. Je suis ton amie. Tu ne te souviens pas de moi. Et pourtant, tu m'as connue et aimée à l'époque où tu étais une adolescente de mon âge. Moi, en revanche, je t'ai toujours aimée, avec Agnès. Que la lumière du paradis resplendisse toujours en toi et t'aide à amener nombre d'âmes à la Lumière. Adieu. Reçois ceci : je t'asperge de mes baumes."

Elle agite alors la palme vers moi, puis recroise les bras sur la poitrine et disparaît de ma vue avec un chant doux, immatériel, impossible à répéter, et tout resplendit dans cet endroit obscur pendant qu'elle s'en va, laissant seulement derrière elle un grand parfum indescriptible.

Je prends mon missel : il s'y trouve quatre lignes sur sainte Martine le 30 janvier. Je consulte un vieux livre de prières : elle n'y est même pas nommée. Je cherche dans ma mémoire : rien. L'obscurité historique complète. Il me reste néanmoins son amitié, son regard, son sourire, le parfum de ses baumes. Et la joie d'auparavant dure et m'emporte haut, très haut...